

neau, et, tout en me rasant, je me réjouissais de voir ces bienfaisants rayons réparant si vite mon étourderie.

Ma toilette finie, je trouvai mon couvre-chef parfaitement sec; seulement, de gris de fer, il était devenu blanc. C'était un petit inconvénient. Hélas! ce n'était pas le seul: quand je voulus m'en coiffer, je n'y pus faire entrer la moindre portion de ma tête; le soleil l'avait si fort rétréci, qu'il n'aurait pu servir à un enfant de six mois. Dans ma colère, je le lançai par la fenêtre: il fut s'accrocher à un arbre. C'était le seul service qu'il put rendre à l'humanité: il semblait avoir été mis là exprès pour faire peur aux oiseaux et sauver de leur bec les fruits dont cet arbre était couvert.

Tandis qu'on préparait le dîner, je demandai un guide pour me conduire dans la ville et ses alentours. Je ne m'attendais pas à la réponse: on me dit que c'était l'heure de la sieste et non de la promenade. J'insistai en montrant une pièce d'argent; alors un jeune garçon se présenta.

Nous allions sortir, quand ma compatriote l'Africaine m'appela; elle voulait aller à l'église et me priait de l'y conduire. Je lui offris mon bras, je pris par la main son petit bonhomme et nous partîmes.

Chiva, Xativa ou Jativa est plus connue des géographes sous le nom de San-Felipe, et c'est ainsi que la désignent les dictionnaires. Sous les Romains, on la nommait Scetabis; sous les Maures, Xixona. Cette situation devait leur plaire en raison de sa position au pied d'une montagne, à l'entrée d'une vallée, et par l'abondance et la limpidité de ses eaux. Vraisemblablement, ce sont eux qui la fondèrent, car, aux minarets près, il ne lui manque rien pour en faire une ville mauresque.

Deux petites rivières, l'Albarda et la Guadamar, qui se réunissent sous ses murs où elles se divisent en mille rigoles, lui procurent cette fraîcheur d'aspect et la fertilité de sa campagne, la mieux cultivée que j'aie vue en Espagne.

Cette ville a conservé aussi quelque chose de l'industrie des Maures, dont descendent ses habitants d'aujourd'hui. Sa fabrique de papier, la plus ancienne que l'on connaisse, date du XII<sup>e</sup> siècle; ses carrières de marbre sont en renom; enfin, on y fabrique de bonne toile. C'est la patrie de Joseph Ribera, dit *l'Espagnolet*, qu'on a nommé le Michel-Ange des supplices, qu'il excellait à peindre.

Mon guide nous conduit successivement dans trois églises, dont deux n'ont rien à citer. La troisième, la collégiata, est fort remarquable. Commencée en 1414, elle n'est pas encore terminée; son portail reste à faire, mais on y travaille. Le nombre d'ouvriers et la quantité de matériaux que je vois réunis, annoncent que cette fois on ne veut pas laisser l'édifice à moitié. Il n'aura pas perdu à attendre: ce sont trois façades au lieu d'une qu'on lui donne. Est-ce le gouvernement, sont-ce des particuliers qui en font les frais? C'est ce que mon petit cicérone n'a pu me dire. Dans tous les cas, c'est une dépense bien faite.

On vante justement son dôme; plusieurs morceaux de sculpture et d'ornementation en beau marbre du pays, décorent agréablement ses chapelles; quelques peintures sont précieuses moins par leur mérite artistique, qui est très-secondaire, que par leur ancienneté.

L'heure de la sieste agissait aussi sur la dévotion, car dans ces trois églises nous ne trouvâmes personne. Ma compatriote avait fait une prière dans chacune, en s'agenouillant sur la pierre. Dans la troisième, elle se

prosterna, et, comme son adoration était un peu longue, nous l'y laissâmes avec son marmot, que cela ennuyait fort et qui battait du pied comme un petit démon.

En parcourant les rues, je fus surpris de l'ordre qui y régnait. Contrairement aux habitudes espagnoles, l'intérieur des maisons y semblait propre. Elles sont toutes construites sur le même modèle. L'œil plonge d'abord dans un grand parloir de plain-pied avec la rue, et qu'on peut fermer par un rideau qui donne de l'ombre sans empêcher la circulation de l'air. Là, sont des bancs, des chaises, des fauteuils, selon la richesse du propriétaire, qui semblent inviter les passants à entrer et à s'asseoir. Tout le monde ne faisait pas la sieste, car je vis des femmes brodant, jouant ou causant. Quant aux hommes, retirés à l'arrière du logis, ils dormaient ou travaillaient. Mais, en général, ces maisons à parloir sont celles des nobles et des bourgeois aisés. Dans les quartiers marchands, les magasins et les ateliers sont sur la rue.

Nous arrivons à une fontaine qui, si elle n'est pas la plus belle du monde, est probablement la plus commode. Vingt-cinq gros robinets, placés en ligne et comme des canons en batterie, versent tous ensemble une eau fraîche et pure qui tombe dans un bassin de la forme d'une auge colossale. Cette fontaine, placée sur le penchant de la montagne, est admirable dans sa simplicité : l'architecte n'a pas sacrifié aux grâces, mais il a élevé un monument au bon sens et au bien-être.

Au sommet d'une colline fort accidentée et plantée où elle peut l'être, deux ermitages couronnent bien le paysage.

Sur le même plan que la fontaine, et à quelques pas, sont deux vastes et beaux lavoirs où une troupe de jeunes filles trempent leur linge et le savonnent sans

être obligées de se baisser. C'est ici la ville des eaux : partout de petites cascades, des ruisseaux, des fontaines, des jets d'eau.

Ce chemin nous conduit à l'Alameda, promenade magnifique plantée de platanes et de sycomores. De là, j'aperçois un grand amphithéâtre construit en bois, assez laid et qu'on me dit être celui des combats de taureaux, spectacle défendu ici, comme à Madrid, en raison du choléra : on craint que les taureaux ne le gagnent.

Vient ensuite une seconde promenade, plantée comme la première parallèlement à une vallée, bornée par les hauteurs et dont l'apparition fait sur moi l'effet que le premier aspect de la terre promise dut faire sur les Hébreux. A perte de vue, cette vallée est couverte d'arbres en fleurs ou en fruits.

Cette seconde promenade se nomme, d'après mon conducteur, la Glorietta. C'est un ombrage formé par le plus charmant mélange d'arbres méridionaux : des orangers arrondis en boule comme ceux de Versailles, mais de la taille de nos plus gros pommiers, des camélias presque aussi forts, et des lauriers roses qui ne leur cèdent en rien. Au milieu de ces beaux arbres coulent des fontaines et s'élèvent des jets d'eau.

A ma droite, j'ai la vallée dont je viens de parler ; à l'horizon, la montagne. A gauche, la ville et la montagne encore, très-rapprochée. Quelques roches arides qui surgissent de loin à loin font ressortir la beauté de la végétation. Dans ce lieu délicieux règne un silence qui n'est interrompu que par le murmure des eaux et le chant des cigales. A cette heure, les oiseaux dorment.

Mon conducteur que je n'avais pas regardé, ne dépare pas cet ensemble : c'est un petit blondin, cousin du maître de la maison, et d'une figure charmante ; ses yeux noirs et expressifs produisent un contraste

étrange sous sa chevelure blonde. Il paraissait très-fier de son pays, et mon admiration le remplissait d'aise. Il voulait absolument me conduire au campo santo, à l'ermitage et au château. Par la chaleur qu'il fait, je recule devant cette ascension, et je me contente d'aller voir une belle façade gothique, qui est, je crois, celle d'un hospice.

Rentré à l'hôtel où la faim me rappelait, je croyais y voir mon dîner servi, mais les choses ne marchent pas ainsi en Espagne. Je cherche vainement une apparence de préparatifs; la salle à manger est vide, je n'y aperçois pas même une nappe. Enfin, à force de rôder dans cette vaste demeure, je trouve une porte ouverte et, au milieu d'une chambre, une table dressée et quatre couverts. Je ne doute pas que l'un ne me soit destiné, et j'attends patiemment qu'on apporte la soupe. Bientôt entrent un grand homme, maigre, vieux et poudré, un plus jeune et une dame: c'étaient, évidemment, les convives avec lesquels on m'avait associé. Ils avaient bonne façon; la dame était jolie, enfin la société me convenait. Le vieux monsieur s'assied, le jeune homme l'imite; j'attendais patiemment que la dame en fit autant pour prendre la quatrième place près d'elle, lorsqu'un nouveau personnage vient s'y asseoir, et, en même temps, je vois mettre sur la table deux à trois plats d'une mine fort appétissante.

J'allais interpeller le domestique pour lui dire de placer un cinquième couvert, quand je m'aperçus qu'il portait livrée. Tant d'élégance n'est pas le fait d'une auberge espagnole: je ne doutai plus que je ne fusse dans l'appartement de quelque voyageur qui voulait dîner en famille. J'avoue que ma bévue m'humilia fort: saisissant mon chapeau, je me sauvai sans même regarder derrière moi. Si ces gens m'eussent dit de sortir,

comme ils en avaient le droit, je me serais probablement fâché, et, par une étrange contradiction, je leur en voulais de leur longanimité; je trouvais mauvais qu'ils m'eussent ainsi laissé rôder autour de leur table sans me montrer la moindre impatience, sans avoir même eu l'air de m'apercevoir. Je crois, en vérité, que si je m'étais mis à leur table, comme je fus au moment de le faire, ils m'eussent laissé partager leur repas sans me faire d'observations. C'est pour le coup que je n'aurais su où me cacher.

Ma mauvaise humeur n'avait pas tué ma faim, et me voilà de nouveau en quête. Je passe à la cuisine où je trouve les servantes fort affairées à dresser des mets qui ne ressemblaient guère à ceux que j'avais vu servir. J'étais à me demander la cause de cette différence, lorsqu'à un fourneau à part je remarquai une série de casseroles dirigées par un individu qui, lui non plus, dans ses manières et sa tenue, n'avait aucun rapport avec les gens de la posada. J'en conclus que mon monsieur poudré, en homme sage qu'il était, et probablement au fait du menu de ces fondas, voyageait, comme Jean de Paris, avec ses officiers de bouche et sa batterie de cuisine.

En attendant ma portion des fricassées mauresques, que je voyais manipuler par trois Sibylles qui n'étaient pas plus appétissantes que leur sauce, je dis à l'une d'elles de me faire servir un melon. Elle me répond qu'il n'y en avait pas dans la maison. Je la priai alors d'en envoyer chercher. Elle me dit qu'on n'en trouverait point. Or, j'en avais vu, sur une place voisine de l'hôtel, des monceaux disposés en pyramides comme les boulets dans un parc d'artillerie, et je les lui montrai par la fenêtre. Alors, elle prétendit que la police avait défendu d'en manger à cause du choléra. « — Pourquoi,

repris-je, permet-elle donc d'en vendre? — Pour les emporter ailleurs, répondit-elle, et on ne peut les vendre qu'à la douzaine. — Combien la douzaine? » Elle me le dit. La somme était minime, et je lui proposai d'en acheter une douzaine, lui promettant de lui en laisser onze pour sa commission. Cet argument vainquit sa répugnance, car lorsqu'on me servit ma pitance, dans un petit réduit voisin de la cuisine, j'y trouvai un melon dont je me régalai en dépit du choléra. Il était, d'ailleurs, loin de valoir nos cantalous de Paris.

Mon dîner était bien ce que j'avais prévu : il consistait dans cet inévitable composé d'os brisés et de viandes en lambeaux, qu'on nomme olla podrida, d'un peu de viande rôtie au four, d'un vin affreux et puis rien. Ajoutez-y pourtant de l'eau tiède, et qui me semblait d'autant moins potable que, devant moi, je voyais une énorme bouteille d'eau glacée où, à chaque instant, les laquais venaient remplir des carafes pour la table de sa grandesse, car c'est ainsi qu'on nomme le grand poudré : c'était vraiment le supplice de Tantale. Je n'y pus tenir. Je demandai, ou plutôt j'exigeai une carafe de cette eau. Si on me l'avait refusée, j'aurais, je crois, été chercher querelle au propriétaire, car ma honte était passée, l'indignation avait prévalu : mon détestable dîner, rendu plus mauvais encore par la comparaison, m'avait mis hors de moi.

Je voulus m'en prendre au maître de la maison, mais il n'entendait pas un mot de français et ne comprenait absolument rien à ma colère. Je sentis alors qu'elle était inutile, et cette réflexion me calma comme par enchantement.

Je ne sais si c'est le menu ou l'incommodo, qu'on me fit payer, mais le dîner, non compris la douzaine de melons, coûtait trois francs cinquante centimes,

auxquels il fallût ajouter, comme d'habitude, cinquante autres centimes pour le change de monnaie, soit deux francs par pièce d'or de vingt francs; puis, la gratification aux bonnes, aux valets, sans oublier celui qui m'avait donné l'eau fraîche, ni la cuisinière qui, n'ayant pu trouver à placer les onze melons, dont je l'avais gratifiée, voulait que je lui en donnasse le prix en argent. Elle cria si fort et fit sauter ses melons d'une manière si menaçante que, craignant qu'elle ne me les jetât à la tête, je m'exécutai prudemment. Vous auriez fait comme moi. D'ailleurs, je ne suis pas brave devant les femmes.

Celle-ci avait bien la figure la plus atrabilaire que j'aie jamais vue sur les épaules du beau sexe. Je ne sais si elle avait quelque rancune contre la France et les Français, mais, chaque fois qu'elle me regardait, elle semblait grincer des dents et me faisait l'effet d'une chienne en colère. Elle en avait même la voix et grognait plutôt qu'elle ne parlait, en marmotant des mots qui, j'en suis sûr, n'étaient pas des bénédictions. J'aurais donné beaucoup pour savoir quelle pouvait être la cause d'une antipathie si prononcée. Était-elle collective ou personnelle, et voyait-elle en moi quelque ressemblance qui réveillait une vieille haine? Je ne sais, mais je suis convaincu qu'elle m'aurait étranglé de grand cœur, et que c'est faute d'autres moyens de me témoigner sa malveillance qu'elle avait choisi tout ce qu'il y avait de mauvais dans sa ratatouille pour me l'envoyer: jamais le hasard n'aurait pu faire seul un semblable mélange.

Le costume de cette étrange duègne n'était pas moins curieux que sa personne. Sa jupe très-courte était de drap noir avec des bandes rouges d'un demi-pied de large: on aurait cru qu'elle était vêtue de quelque vieux

drapeau. Non, cette femme, qui entendait fort bien le français, quoiqu'elle affectât de ne pas le parler, n'avait pas toujours été cuisinière; c'était encore quelque Judith de montagne, et elle y avait tué autre chose que des poulets.

J'ai remarqué que dans cette maison, comme dans beaucoup d'autres en Espagne, les femmes faisaient à peu près tout. Les valets causaient politique ou dormaient.

En attendant l'heure du départ, je m'assis sur le balcon d'où l'œil dominait l'admirable vallée dont j'ai parlé. Là, à l'aide de mon binocle, je pus analyser ce que je voyais. Sous le balcon même étaient des grenadiers, hauts comme nos poiriers et couverts de grenades qui, sans être à leur complète maturité, étaient déjà plus fortes que nos grosses pommes. Ces grenades sont renommées comme les meilleures de l'Espagne, et rien n'est plus beau que ces arbres ainsi couverts de fruits. Dans les vergers où ils poussaient, je voyais des vignes, et entre les vignes des melons et des pastèques. Plus loin, de grands massifs où je reconnaissais des orangers, des figuiers, des poiriers, des pommiers, des noyers, des mûriers, des jujubiers et des touffes de hauts roseaux, le tout s'étendant à plusieurs lieues, car la vallée entière paraissait ainsi cultivée. Mais ce qui embellissait surtout cet immense verger était des bouquets de beaux palmiers de quarante à cinquante pieds de haut qui, de distance en distance, dominaient tous les autres arbres. Ces palmiers produisent d'excellentes dattes, mais qui ne sont complètement mûres qu'à Noël.

Les galeries à jour de l'hôtel étaient absolument semblables à celles des maisons maures et arabes que j'ai vues depuis en Afrique; cependant, celle-ci ne paraissait pas ancienne. On sait que Xativa fût détruite,

en 1707, par les troupes de Philippe V et rétablie ensuite sous le nom de ce roi. Il est à croire que les habitants rebâtirent leurs maisons sur le même plan et les refirent comme elles étaient, c'est-à-dire comme les avaient édifiées leurs ancêtres, c'est ainsi qu'une nouvelle ville maure fût élevée sous l'invocation de saint Philippe. Mais, en reconstruisant leur ville, les Xativais n'ont pas adopté le saint. En vain, depuis un siècle et demi, le gouvernement royal nomme cette cité San-Felipe, les habitants, et avec eux tout le reste de l'Espagne, la nomme Xativa, qu'ils écrivent Jativa et qu'ils prononcent Chiva, et ce n'est que par les dictionnaires, et non sans peine, que j'ai découvert que Chiva était la même ville que Xativa et San-Felipe.

Sept heures approchaient : cette fois il ne fallait pas manquer le convoi, sous peine de coucher où j'étais, ce que l'aménité de mes hôtes me faisait peu désirer. L'Africaine et ses compagnes espagnoles n'étaient pas moins pressées de partir.

Je faisais charger mon bagage dans l'omnibus, quand je vis à côté mes onze melons : oui, le compte y était bien. Ils avaient été aperçus par le maître de l'hôtel qui, fidèle à la loi, n'avait pas voulu qu'ils restassent un instant de plus sous son toit. Comme propriétaire, cette loi me condamnait à les emporter sous le plus bref délai : or, c'est à quoi je n'étais pas du tout disposé. Je me rappelais que, pour un excédant de bagages de six livres, on m'avait fait payer neuf francs, et il me semblait dur d'en payer vingt pour des melons qui ne valaient pas deux francs. Dans ce moment, j'aperçus mes compagnes qui les considéraient d'un œil d'envie : je les priai de les accepter. C'était une générosité un peu équivoque ; elle n'en fut pas moins accueillie de grand cœur. Elles se les partagèrent immédiatement et,

pour alléger d'autant la charge, elles en mirent tout de suite deux en consommation.

A la gare, une demi-douzaine de femmes, parentes ou amies de celles avec qui j'étais venu, les attendaient. Celles-ci leur parlèrent de moi et des quelques services que je leur avais rendus en route: alors elles m'entourèrent et me comblèrent d'amitiés, absolument comme une ancienne connaissance. Ceci me réconcilia avec les femmes de ce pays, dont celles de l'auberge m'avaient donné une assez triste opinion.

L'embarcadère, contrairement à ce que j'avais vu jusqu'à présent, est propre, bien construit et dans une charmante position, à l'entrée d'une promenade champêtre qu'encadrent les montagnes. Devant l'embarcadère est une vaste esplanade sur laquelle d'élégants cavaliers, venus des campagnes voisines, font caracoler de fort beaux chevaux. Un peu plus loin, s'élèvent des tentes où l'on vend des fruits et des légumes. Sous ces tentes, j'entrevois des costumes blancs et rouges qui me séduisent par leur pittoresque. Je m'approche, m'attendant à voir de belles contadines dans leur toilette nationale, mais quand je suis tout près, je reconnais que ce sont des soldats en uniformes qui ressemblent tout-à-fait à ceux des dragons anglais.

Il y avait là des oranges si grosses et si parfumées que je ne pus résister au désir d'en acheter. Quoique partout les vergers en fussent couverts, on me les fit payer assez cher. Je voyais sourire quelques curieux présents à mon marché, je ne savais trop pourquoi; mais je le compris quand, en ouvrant un de ces fruits, je ne trouvai, sous son écorce, qu'une boule exigüe de pulpe sans jus ni saveur: il en fut de même des autres, et force fut de les jeter tous.

Je croyais que notre petit Sancho-Pança, Roc-Luna,

nous quittait ici, je n'en doutai plus quand il vint, le chapeau à la main, me faire le plus gracieux de ses sourires. Je lui donnai un napoléon, c'est ainsi qu'on nomme en Espagne l'écu de cinq francs, ce qui le fit sourire plus agréablement encore. Mais nous ne devions pas être aussitôt privés de sa compagnie; sa consigne était de nous conduire jusqu'à Valence. Donc, après nous avoir installés dans un wagon, il s'y plaça lui-même.

Je croyais que ma générosité me vaudrait une suite non interrompue de gracieusetés jusqu'à destination: je m'étais trompé. Il m'avait donné ma ration; je l'avais payé en conséquence; il n'avait plus rien à attendre de moi, il ne me regarda plus. Sous ce rapport, les choses se passent en Espagne comme ailleurs.



## CHAPITRE XVI.

### Valence et les Valençaises. — Ses monuments.

Les lieux à proximité desquels nous devons passer sont : Manuel, la Puebla-Larga, Cogulloda, Carcagente, Alcira, Algemesi, Almusafes, Silla, Catarroja, Masarrasa ; c'est du moins la route de poste. On compte douze lieues de Xativa à Valence. En tout autre pays, c'eût été l'affaire d'une heure et demie ; ici, la vapeur en prend à son aise, elle ne se presse pas.

Les environs de Xativa me parurent fort beaux, mais cela ne dure pas, autant que j'en pus juger, car la nuit qui survint ne me permit plus de voir.

Ne pouvant dormir, je causais avec l'Africaine et son bambin qui, lui aussi, mais non sans peine, avait fini par me prendre en amitié, et qui, lorsque nous fûmes à Valence, ne voulait plus me quitter.

Arrivé à neuf heures et demie, on me dépose dans une posada qui n'était pas celle où je voulais aller ; mais l'omnibus avait décidé que j'y logerais. Je réponds

que je n'y logerai pas, et je réclame mon bagage. On me promet de l'envoyer immédiatement. Sur cette assurance, je vais à la fonda Franceza, où l'on m'avait annoncé un hôte français et un confortable parfait. Je m'y installe, mais mon bagage n'arrive pas. J'envoie un commissionnaire : on l'accable d'injures et on le jette dehors. Je l'envoie de nouveau : on le menace de la bastonnade. Enfin, ce ne fut qu'en y allant moi-même, et après des contestations sans nombre, que je pus obtenir ce bagage à onze heures et demie du soir.

Je croyais n'avoir plus qu'à le faire porter chez moi ; aucun domestique ne veut y toucher. J'appelle un commissionnaire que j'aperçois dehors : on lui ferme la porte au nez. Furieux, je prends ma valise d'une main et mon sac de l'autre, et je m'apprête à gagner la rue, mais le concierge refuse d'ouvrir la porte, en disant qu'après onze heures et demie nul ne peut sortir de l'hôtel. Je veux passer d'autorité, il me barre le chemin. Mon sac de nuit me sert de bélier, je renverse l'obstacle, j'ouvre la porte et me voilà dans la rue. Le porteur m'y attendait ; il prend mes effets et j'arrive enfin à ma destination.

La fonda Franceza, qu'on m'avait tant prônée, n'avait pas une mine fort attrayante, et, en tout autre pays que celui-ci, je l'aurais prise pour un cabaret. Mais en faveur d'un compatriote, je pouvais m'en contenter. J'étais donc très-empressé de voir un hôte dont on m'avait vanté l'aménité, et ma première parole fut de m'informer de sa santé. Hélas ! il était mort depuis dix ans : il n'avait pas laissé d'héritier. Celui qui dirigeait la maison était un vieux brave homme, Espagnol pur-sang, qui, non plus que ses gens, n'entendait un mot de français. Il n'entendait même rien du tout, car il était sourd.

Quand j'eus soldé mon commissionnaire, qui, pour le port d'un hôtel à l'autre, distant d'environ deux cents pas, me fit payer trois francs, je songeai à souper; mais il était minuit, et je réfléchis qu'il serait minuit et demi avant même que la table ne fût mise. J'ajournai donc mon repas au lendemain, et, mourant de soif, je demandai une bouteille de bière. Cette demande était facile, mais la faire comprendre, c'était autre chose. Jamais mon vieil hôte ne put deviner ce que je voulais lui dire: j'avais beau faire le bruit d'une bouteille qu'on débouche, imiter, comme je pouvais, le pétilllement de la mousse, et le trop plein d'un verre, rien n'y faisait. La difficulté augmentait mon désir, il m'eut été impossible de reposer si je n'avais pas eu de bière. Je pris le parti de descendre avec lui à la salle à manger. Il y avait là beaucoup de bouteilles vides; je me mis à les flairer l'une après l'autre et je fus assez heureux pour en rencontrer une où il y avait eu de la bière. Je la lui mis sous le nez. Il s'écria aussitôt: *cervesa*, et, cinq minutes après, j'avais devant moi un beau flacon de bière qui, peut-être par suite de l'attente et des difficultés que j'avais éprouvées pour l'obtenir, me parut la meilleure que j'eusse jamais bue. Il n'était pas jusqu'à son nom, me rappelant l'ancienne boisson de nos pères les Francs et le vieux mot français *cervoise*, qui ne contribuât à me la faire trouver exquise.

Ce fut gorgé de bière que je me couchai dans un lit monumental, d'ailleurs fort propre, et que je m'endormis presque immédiatement. Malheureusement, ma chambre donnait sur la rue; je fus réveillé plusieurs fois par des cris qui me semblaient le râle des agonisants: c'étaient tout simplement des romances indigènes, la ritournelle de mandoline ou de guitare le prouvait suffisamment. C'est ainsi qu'on chante à Valence. Les

voyageurs feront bien de ne pas l'oublier, afin de ne pas se laisser aller à des terreurs inutiles.

Le bruit calmé, je tombai dans un demi-sommeil vraiment délicieux. Je me croyais encore à Xativa au milieu des bosquets d'orangers, et j'entendais, avec un charme inexprimable, le murmure des ruisseaux et le petit clapotage des jets d'eau. Cependant, le jour était venu; je ne dormais plus et, à ma grande surprise, j'entendais toujours le même murmure. Bientôt, il sembla redoubler. Je me lève, je regarde à la fenêtre: il pleuvait à verse. Agréable situation pour un touriste arrivant pour se promener.

La pluie m'avait chassé de Madrid et je ne m'attendais guère à la retrouver dans le royaume de Valence, où l'on m'avait dit qu'il ne pleuvait pas trois fois par an.

Nul moyen de sortir. Je me mets à regarder les passants; les femmes étaient en majorité. Enveloppées dans leur mantille, elles se rendaient probablement à l'église, rasant les murs et recevant les gouttières pour éviter la boue. Le parapluie des unes et la mantille des autres me cachaient leur figure et une partie de leur taille, mais non pas leurs jambes. Cette boue diluvienne et la nécessité d'en sauver leur robe, les forçaient à les montrer, mais dans les limites permises ou telles que la valse, la polka et les oscillations de la crinoline les montrent dans nos bals, jamais au-dessus de la jarretière.

Au surplus, mon indiscrétion bien involontaire ne peut être préjudiciable aux dames de Valence, car j'affirme et déclare sur l'honneur qu'elles ont le pied petit et la jambe bien faite. Les jarretières vert-pomme y sont généralement à la mode; les élastiques y sont moins bien portées.

Lorsque j'eus assez du spectacle de la fenêtre, car il n'est pas de plaisir qui ne lasse, je me rappelai

que je n'avais pas soupé. Je descendis donc à la salle à manger et je demandai à déjeuner sans désigner ce que je voulais, et j'eus tort, car je vis arriver cet éternel beefsteack qui poursuit son homme, en Asie comme en Europe, en Afrique comme en Amérique, mais que j'avais pris en horreur en Espagne, où je m'imaginai toujours manger du taureau mis à mort dans un cirque. Or, vous allez rire de ma simplicité : la cause de cette antipathie, de cette superstition si vous voulez, c'est que je voyais dans ce fait une sorte d'anthropophagie. En mangeant de ce taureau qui a paru sur la scène, qui y a fait ses débuts, y a joué son rôle, qui y a été sifflé ou applaudi, il me semble toujours manger d'un acteur, et je me serais cru à peine plus coupable, si j'avais mangé du picador ou du toréador. Sans doute nul rapprochement, quant à la forme, entre le bœuf et l'homme, mais, sous bien d'autres points, il y a certainement de la ressemblance.

Mon déjeuner fini, la pluie tombait toujours. Pour prendre patience, je me mis à causer avec un Français, un vrai Français, qui venait chaque jour se montrer pendant quelques heures, pour conserver à l'hôtel le nom de fonda Franceza. Ce garçon me conta son histoire. Il habitait l'Espagne depuis dix ans : il regrettait fort la France, mais il avait épousé une Espagnole, ce qu'il regrettait encore davantage, parce qu'elle ne voulait pas quitter son pays, et qu'il fallait ainsi qu'il renonçât à la France ou à sa femme. Il ajoutait que la France était bien *choulie* (c'était un Alsacien), mais que sa femme l'était aussi ; qu'il lui fallait donc rester à Valence, où il ne trouvait jamais personne pour parler *son langue*, l'alsacien probablement, car en français il n'était pas fort.

Je ne pouvais pas lui donner la consolation de parler

son langue, mais afin qu'il n'oubliât pas tout-à-fait son français, je l'engageai pour la journée et je lui dis de me trouver une voiture, n'importe laquelle, pourvu qu'elle ne ressemblât en rien à celle dont je m'étais servi la veille pour venir à l'hôtel.

On nomme ces voitures *tartanes*; un seul cheval les traîne. C'est un petit chariot, à banes longitudinaux et à couverture arrondie, comme celles des charrettes de nos laitières. Ainsi était fait, autrefois, le panier à salade de la Conciergerie, servant au transport des prisonniers. Comme il n'y a ni glaces ni portière, mais une simple ouverture à l'arrière, on y est absolument comme dans une prison cellulaire. Leur seul avantage est la possibilité de s'y mettre huit. A cela près, dures et lourdes, elles sont tout aussi disgracieuses que voitures puissent être. Je les avais donc exclues du choix laissé à mon Alsacien, mais il me répondit qu'il n'y en avait pas d'autres. Je préfèrai braver la pluie plutôt que de m'enfoncer dans cette façon de corbillard.

Le parapluie à la main, nous nous lançons sous l'ondée. Le ciel récompensa notre audace, car nous n'avions pas fait cinquante pas, qu'elle diminua sensiblement.

Valence, capitale de l'ancien royaume de ce nom, passe pour une des belles villes d'Espagne, et elle doit l'être quand il ne pleut pas. On lui donne, y compris ses faubourgs, cent seize mille habitants. C'est beaucoup; mais j'ai déjà dit qu'en Espagne, comme en Turquie, le dénombrement se fait par estimation, moyen sûr de ne jamais tomber juste. Ses habitants ont été successivement Ibères, Celtibères, Romains, Goths, Arabes ou Maures, et définitivement Espagnols et chrétiens. On retrouve, chez eux, des traces de toutes ces origines; mais je crois que le Maure domine, car l'eau du baptême,



en purifiant leur âme, n'a pas encore entièrement blanchi leur teint. Contrairement à ce qu'on voit à Madrid, les femmes m'y ont semblé plus blanches que les hommes et ont, quand j'ai pu en juger, de jolies tailles et de gracieux visages.

Valence, dite *la Belle*, est aussi qualifiée de cité commerciale et industrielle. Cela est vrai en Espagne, mais ne le serait qu'à moitié en France et pas du tout en Angleterre. Tout est relatif : la vérité est que l'Espagne, en choses d'art, de science, de commerce et d'industrie, ne fait pas le quart de ce qu'elle pourrait faire. Le goût dominant, goût que partagent toutes les classes, riches ou pauvres, est de prendre du bon temps.

Après avoir eu ses rois, Valence a eu ses vice-rois. Aujourd'hui elle n'a plus qu'un capitaine-général avec un archevêque, un chapitre, une université, un musée et un amphithéâtre pour les combats de taureaux. Il y avait autrefois des couvents par centaines : on les a supprimés, mais il lui reste quatorze églises et beaucoup de chapelles assez peu fréquentées. De dévots qu'ils étaient, les Espagnols sont devenus philosophes, et même un peu plus que de raison : ils ne vont plus à la messe ; les femmes sont chargées de prier pour toute la famille.

J'ai dit que la boue de Madrid valait celle de Paris : celle de Valence les vaut toutes deux ensemble. Je n'avais pas fait cent pas que, grâce aux éclaboussures des tartanes, j'étais crotté jusqu'à l'échine, et de cette boue âcre et maligne qui fait des taches noires sur le blanc et des taches blanches sur le noir. Je reconnus alors que certaines rues n'étaient pas pavées ni même macadamisées, ou, si elles l'étaient, c'était le macadam de la nature. Au surplus, je m'en suis con-

solé en songeant que, puisque Valence était citée comme jouissant du plus beau climat de l'Europe, il était à croire qu'il n'y pleuvait pas toujours.

L'Alsacien et moi, tout en parlant choucroute, car c'était le thème qu'il avait traité depuis notre sortie de l'hôtel, nous nous acheminons vers la cathédrale, une des mieux rentées de l'Espagne. On dit qu'elle a été fondée sur les ruines d'un temple de Diane. Commencée en 1262, elle a été terminée en 1482. Nos pères étaient plus persévérants que nous : nous n'entreprenons plus de monuments qui exigent deux cents ans de travail ; peut-être aussi plus pressés de jouir, allons-nous plus vite. On critique diverses parties de cette église, entre autres l'entrée : cependant son ensemble me plut infiniment. Les détails, non plus, n'en sont pas à dédaigner.

Le maître-autel offre, de chaque côté, trois tableaux superposés qui, par la manière dont ils sont éclairés, font un effet admirable. De belles colonnes torses, en marbre, contribuent encore à cette magnificence. A gauche de l'autel sont suspendus les éperons de Jaïme, vainqueur des Maurès, et la bride de son cheval.

Plusieurs tableaux attribués à Léonard de Vinci, sans toutefois qu'on en soit bien certain, n'en méritent pas moins de fixer l'attention.

La chapelle de Nuestra-Senora de los Desemperados, où les infirmes vont chercher la santé, est bâtie sur les ruines d'un temple d'Esculape. Bel hommage rendu à la science : on a renversé l'image du dieu, mais on a conservé le souvenir du médecin, et l'on a bien fait les choses : ce petit temple d'Esculape, sous l'invocation de la Vierge, n'est que marbre, jaspe et or, le tout réparti avec tant de goût, que sa vue seule doit soulager les malades.

Je laisse mon guide, qui n'aime pas trop à s'agiter, reposer au frais dans le coin d'une chapelle, et je monte sur la tour dite *del Miguelete*. Au sommet, on trouve une plate-forme d'où l'on a une vue fort étendue.

La pluie qui fait relâche me permet d'en jouir. Ce qui me frappe d'abord est un bâtiment couvert de pannes, jaunes, bleues, brunes, qui se dresse sous mes pieds; à droite, sont les portes de la ville, et, plus près, l'ancienne boucherie qui se présente comme une place ronde, faisant l'effet d'un cirque en miniature; puis viennent la chambre de commerce, l'archevêché, enfin la ville entière et ses environs.

C'est encore une de ces cités où il ne manque que des minarets et des cimetières à tous les coins pour qu'on la prenne pour une ville turque. Ses rues, étroites et tortueuses, complètent la ressemblance. Quoique ses églises et ses clochers fassent, de la tour où je suis, un fort bel effet, ils ne remplacent pas ces minarets: ils n'en ont ni la légèreté ni la grâce.

La Miguelete, dont le nom vient de Miguel, en français Michel, s'appelle ainsi, disent les gens du pays, parce que ses cloches sonnèrent, pour la première fois, en l'an 1418, le jour de saint Michel. Elle est carrée, fort peu élégante et haute de cent soixante pieds; elle devait en avoir le double, et l'on s'aperçoit, tout d'abord, que ce n'est pas une œuvre terminée.

En sortant de la cathédrale, je vais visiter le palais de l'archevêché. C'est là, autant qu'il m'en souvient, que je trouve une cour garnie d'orangers et une porte en arc, ornée d'arabesques, ouvrant sur le jardin. Je crois me rappeler aussi douze colonnes torses et une longue voûte à arceaux. Mon malheureux guide, qui me parle toujours de son Alsace et de la choucroute, a confondu ici tous mes souvenirs.

Dans l'intérieur sont des salles très-vastes, dont l'une est ornée de fresques de la fin du *xvi<sup>e</sup>* siècle, attribuées à un peintre valançais, Zarinena, peu connu ailleurs. Dans une autre pièce, on montre les portraits de plusieurs rois d'Espagne.

Il paraît qu'en expulsant les Maures, on a aussi expulsé leurs images, car on ne retrouve nulle part celles de leurs rois et de leurs capitaines. Il est vrai que les pieux Osmanlis ont rarement le goût de se faire peindre. On sait seulement qu'on en a déterré plusieurs pour jeter leurs cendres au vent. N'en avons-nous pas fait autant à Saint-Denis, en 1793? Partout la plèbe est stupide, quand elle n'est pas atroce.

La place du Marché (Mercado), où je me rends ensuite, est curieuse par la variété des figures qu'on y rencontre. Le soleil de ce pays répartit admirablement les teintes, et l'on peut y saisir toutes les nuances du café au lait, depuis le plus clair jusqu'au plus foncé. L'œil s'y habitue facilement, et les Valençaises ne m'en ont point paru moins jolies.

Ce qui me frappe, presque autant que les belles, c'est l'abondance et la grosseur des fruits et des légumes, oranges, limons, citrons, grenades, etc. Parmi les plantes légumineuses, les haricots se distinguent par la variété de leur taille, de leur forme, de leur couleur, et toutes ces productions y sont à bas prix.

A quel point de prospérité ne serait pas ce pays, avec son climat et sa fertilité, s'il avait un bon gouvernement et surtout de bonnes lois? L'Espagnol a été industriel, pourquoi ne le redeviendrait-il pas? Ne l'est-il pas redevenu en Algérie sous l'administration française? Il le serait aussi chez lui avec une direction analogue et surtout avec notre code Napoléon. Les souverains qui, en 1814, le repoussèrent de leurs États et se re-

jetèrent dans le dédale des vieilles coutumes, étaient vraiment frappés de vertige. Ils ont bien payé cette faute, et ils la paieront longtemps encore. Ce ne serait que justice, si les peuples ne la payaient pas avec eux. Témoin l'Espagne : où en serait-elle, où en seraient l'Italie et l'Allemagne elle-même, si elles avaient suivi l'impulsion que nous leur avons donnée ? L'invasion de la France et la réaction anti-rationnelle qui s'en est suivie, a plus coûté à l'Europe coalisée qu'à la France elle-même. La France a continué de marcher, et marche encore. L'Europe, à quelques États près, n'a pas fait un pas en avant et, sur bien des points, elle en a fait en arrière. Quand s'arrêtera-t-elle dans cette voie rétrograde ? C'est difficile à dire.

Sur le marché est une fontaine ; on y montre un édifice en style gothique, qu'on me dit être la halle à la soie. Je visite encore des églises. Dans San-Juan, on voit un tableau de Juanès qui est fort beau, ce qui m'étonne, car c'est, dit-on, le résultat d'un miracle, et j'ai appris par expérience à me méfier des miracles en peinture. L'Italie a aussi ses tableaux miraculeux : elle les montre, mais ne s'en vante pas.

Saint-Martin, rue San-Fernando, est une belle église dont j'admire l'entrée, ornée de la statue équestre du saint, et, dans l'intérieur, la voûte. On y cite quelques bons tableaux et de belles sculptures.

Dans une autre église, San-Vicente, je reste ébloui devant des colonnes argentées, dorées, et des pilastres de rocaille. C'est un palais d'or.

La calle del Caballeros est la plus belle de Valence. Il y a là de riches habitations avec leurs portiques, leurs colonnades, leurs balustres : néanmoins, on ne peut comparer ces demeures, si nobles qu'elles soient, aux palais de Gênes, de Florence, de Venise.